

Dans “Sombre Rivière”, Lazare et sa compagnie Vita Nova chantent pour mieux voir l’avenir

Emmanuelle Bouchez Publié le 21/03/2017.



Une création chavirante, où l’auteur-metteur en scène Lazare et sa bande nous entraînent, au lendemain des attentats du 13 novembre 2015, dans la musique et le chant. Quand l’angoisse face la folie du monde fait place à l’espoir...

Lazare, artiste associé au Théâtre national de Strasbourg, y présente sa nouvelle création. On le suit depuis 2010, depuis la « découverte », au Festival Impatience, de son spectacle au beau titre énigmatique inspiré par Pessoa : *Passé - je ne sais où, qui revient*. Il avait fondé sa compagnie Vita Nova quatre ans auparavant. Il a mûri par la suite son chemin au fil d'un théâtre parfois chaotique parce que foisonnant, mais toujours lumineux. Lazare, la quarantaine

aujourd'hui, a roulé sa bosse bien avant d'apparaître comme ce metteur en scène prometteur. Il a commencé sans le savoir dans les quartiers de la banlieue parisienne, à improviser avec les copains, à fréquenter les bastringues musicaux, à lire les poètes morts, à écrire aux poètes vivants. Et puis il est entré dans le monde du théâtre – par la porte du TGP, à Saint-Denis, sous l'ère Nordey, au début des années 90. Un saut dans l'inconnu tel le début d'un envol.

Depuis lors, il nous raconte des histoires. Son histoire et l'Histoire, de la colonisation aux guerres d'indépendance et leurs traces laissées dans la société. Celle d'un gamin dont les parents sont nés en Algérie, dont le grand-père luttait pour l'indépendance, dont la mère ne parle toujours pas français, mais qui se sent, lui, aujourd'hui, passionnément d'ici. Et tellement amoureux d'une langue dans laquelle il façonne sa voix si charnellement onirique. Il a peu à peu bâti une trilogie avec des personnages-phares et des acteurs co-créateurs. La comédienne Anne Baudoux en tête, égérie et première lectrice qui interprète la mère, Houria, depuis le début. Avec ce parlé-troué par le manque de mots à faire chavirer le cœur. Ou Libellule, le fils, le garçon décalé, toujours joué par le fascinant Mourad Musset, une présence brute dévorant la scène.

Introspection générale et collective

Aujourd'hui, finie la trilogie colonisation-indépendance-crise des banlieues, même si elle remonte par bouffées, via les personnages ressurgissant de la mère et du fils, dans son nouveau spectacle. Car cette fois, Lazare se met en scène en artiste par acteur interposé (Julien Villa, transfuge de chez Creuzevault et Jeanne Candel, fortiche lui aussi). Il se dépeint en poète pétrifié et soudain privé de voix au lendemain des attentats du 13 novembre 2015. Lazare via son double se tient au bord de la scène pour regarder le monde. Et il le trouve « fou ». Il appelle au téléphone sa mère (Houria, conviée via un portrait-vidéo très touchant) et Claude Régy, le dramaturge admiré. La première conversation sera le fil rouge du spectacle où, pendant deux heures, toutes les questions explosent en vrac. Comment ont-ils pu faire ça ? Tuer la mère devant l'enfant, tout en parlant de Dieu... Lazare a déclenché une introspection générale et collective, avec en toile de fond, cette angoisse lancinante : ça va se retourner contre nous les Arabes, les Français d'origine arabe, les Arabes devenus Français, nous tous pétris d'identités multiples...

— “Ces jeunes gens qui ont fait ça. Ils viennent de l'enfer ! Ils n'arrivent pas à vivre avec les autres”

La « *Sombre rivière* » est ce blues des esclaves en fuite évoquant la façon dont ils effacent leurs traces dans l'eau, au risque d'y perdre la vie. Lazare, lui, craint un atroce retour de bâton (et s'adresse parfois directement à « Marine »). Son spectacle traverse et broie les mémoires. Celle du maréchal Bugeaud qui, en 1845, asphyxiait les villageois algériens dans des grottes, celle des mollahs qui prêchent la haine, des djihadistes qui décapitent, et des jeunes occidentaux attirés par le mal absolu : « *Ces jeunes gens qui ont fait ça. Ils viennent de l'enfer ! Ils n'arrivent pas à vivre avec les autres.* »

« *C'était pareil en Algérie, quand j'étais petite* », lui répond sa mère. Le poète rétorque : « *Oui, tu parles des massacres du 8 mai 1945, mais là, c'est fini. (...) Mais là, c'est juste en bas de chez moi qu'on tue.* » Alors, pour mieux se consoler, il écrit des refrains et les fait chanter par des chœurs dansant. L'artiste, pour continuer sa route – en dehors de l'ivresse, remède anti-mélancolie – fait sonner les mots et les pas, la batterie, le violoncelle et la contrebasse. En meneuse de revue, Ludmilla Dabo est une magnifique chanteuse pop, funk et jazz ; et Laurie Bellanca, la capitaine chorégraphe, une fine actrice à la voix trempée dans les graves. Leur théâtre si vivant tient de la comédie musicale et déborde d'une générosité folle, poivrée d'humour. A tel point que l'espoir luit, combattif, dans cette mise à plat pourtant sans détours du désespoir.